

Christiane sous Christiane

Ouanessa Younsi

Number 170, Spring 2021

Faut que t'aimes le monde sur la brosse.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Younsi, O. (2021). Christiane sous Christiane. *Moebius*, (170), 117–123.

Christiane sous Christiane

Ouanessa Younsi

Pourquoi cette femme excentrique était-elle devenue psychiatre ? En bientôt dix ans d'amitié, je ne lui avais jamais posé explicitement la question. Peut-être parce que je connaissais déjà la réponse ?

— Pour réparer ma mère. Les vraies vocations médicales ne partent-elles pas de ça ?

Elle poursuivit, autant pour moi que pour elle, il me semble. Ne vient-il pas un temps où l'on ressent le besoin de traduire son existence en mots, de s'assurer que l'on a vécu ce que l'on voulait vivre ?

— Ma vocation médicale a commencé tôt. J'avais sept ou huit ans, ma mère était toujours malade et hospitalisée. Elle considérait les médecins comme des dieux. J'avais rédigé un texte qui répondait à la question : « Qu'est-ce que vous voulez devenir plus tard ? » J'avais écrit que je voulais ressembler à son chirurgien, qui lui-même ressemblait à un grand pic neigeux. C'est pas beau, ça ?

— Oui, très poétique.

— Merci. Elle se faisait charcuter régulièrement, je pensais que la chirurgie était la voie pour réparer ma mère. À l'adolescence, je me suis rendu compte qu'il fallait la réparer dans la tête, qu'elle avait eu une enfance difficile. Je pense qu'elle a vécu des agressions sexuelles de la part des curés qui tournaient autour des bonnes sœurs. Elle ne l'a jamais dit. Elle a passé sa vie, au fond, à être souffrante.

Il y eut un silence, un vent traversa ses mots. À quoi songeait-elle ? Revoyait-elle le visage de sa mère, qui l'avait menée jusqu'en psychiatrie ? Elle reprit après un moment, comme si aucun mort n'était passé parmi nous.

— Ma vocation est survenue ainsi, puis elle a été encouragée par le fait qu'à l'époque, on disait que ce n'était pas pour les femmes. J'ai un petit côté entêté.

— Oui, c'est vrai.

Elle fit semblant de s'offusquer :

— Quoi ! Tu trouves ?

— Bien sûr.

On s'esclaffa toutes les deux.

— Ma mère disait : « Tu devrais devenir pharmacienne, c'est une job pour les femmes. » Je ne voyais pas l'intérêt de vendre des pilules. Je continue d'être assez anti-pilules. Les chemins de Dieu sont impénétrables. Ça a toujours désolé mes parents, mon père trouvait que je me donnais bien du mal pendant mes études en médecine. C'était un Italien macho, il disait que j'étais assez jolie pour me trouver un mari qui pourrait me payer des bijoux.

Je pris conscience du fossé générationnel qui nous séparait. Pour mes parents, surtout pour mon père immigrant, il était clair que c'était moi qui devrais payer les bijoux et (au minimum) acheter la bijouterie.

— Évidemment, je suis allée en médecine pour devenir psychiatre. J'avais eu la révélation que ma mère avait été maganée non pas physiquement mais mentalement, en lien avec une histoire triste. J'avais lu un bouquin de vulgarisation sur la psychanalyse, l'aspect relationnel m'attirait. J'étais illuminée.

— Et pourquoi tu as choisi de travailler avec des personnes souffrant de la personnalité limite ?

— Parce que je pense que ma mère était borderline. Elle a fait une tentative de suicide le jour où je lui ai annoncé que je me mariais. J'avais vingt ans. Il fallait avoir l'autorisation des parents pour le mariage. En revenant de mes cours, j'ai trouvé ma mère couchée, à moitié morte. J'ai appelé l'ambulance. On l'a menée à Saint-Luc, on l'a gardée là pendant un mois. Les médecins se grattaient la tête pour savoir pourquoi elle ne se réveillait pas. Je ne savais pas qu'elle avait fait une overdose, je ne savais pas pourquoi ils la gardaient. J'allais la voir tous les jours. J'étais enceinte, à ce moment-là. Après un mois, je lui ai dit : « Écoute, si tu ne veux vraiment pas que je me marie, je ne me marierai pas. » Là-dessus, elle s'est réveillée et elle a dit « ben non, ma fille, marie-toi », puis elle est sortie vingt-quatre heures après.

— Ayoye, intense.

— Je n'ai su les détails qu'après sa mort, lorsque je suis tombée sur son dossier médical. Mais déjà, je presentais que ma mère avait une problématique limite non reconnue.

J'ignorais quoi dire, je l'écoutais. C'était tout ce que je savais faire – cela, et peut-être écrire : c'était la même chose. Il y a des moments, dans une conversation, où l'on ne peut rien ajouter, sauf un silence maladroit. Elle racontait la tentative de suicide de sa mère avec un certain humour, assez typique chez elle, avec aussi un relatif détachement.

Lorsque je tentais de décrire Christiane à mes proches, de la résumer en quelques mots, j'hésitais entre les qualificatifs « cynique » et « sage », tout en admirant sa capacité à ne rien prendre trop au sérieux, pas même la mort. D'autres fois, il me semblait deviner – ou était-ce de l'ordre de la projection, de mon propre sentiment que je lui attribuais ? – une souffrance enfouie, qu'elle avait appris à « aménager », comme elle le répétait souvent à propos du sentiment de vide chronique dans la personnalité limite : « le vide, ça s'aménage » (phrase qui m'a marquée, et que je garde en moi comme une accalmie). Est-ce ainsi que l'on apprend à vivre, en aménageant en soi des îles pour la tristesse ?

Elle continua son récit, moi, mon écoute :

— Il y a aussi le fait que durant ma première année de résidence [en psychiatrie], une patiente m'a poursuivie.

— Poursuivie ?

— Oui. Quand j'ai commencé ma psychiatrie, j'avais des patient·e·s institutionnalis·e·s à Saint-Michel-Archange. Il y avait une patiente avec un diagnostic de séquelle de psychose infantile.

— Hahaha, n'importe quoi !

— Oui, mais dans le temps, c'était ça. Mon superviseur m'avait demandé de la rencontrer deux fois par semaine pour l'écouter. Vers la fin de mon stage, je lui ai annoncé que j'allais bientôt partir. Elle a commencé à se présenter aux rencontres avec un couteau et un bistouri. Le miracle, c'est que chaque fois, je ressortais de là en un seul morceau, et elle aussi. Elle revenait avec son couteau, elle trouvait des bistouris. Quand je discutais de ça avec mon superviseur, il riait et répétait : « Tu n'as pas encore trouvé l'interprétation mutative. »

— Ben voyons donc.

— Oui, je te le dis. Ça a été une expérience traumatique. Je quitte Saint-Michel-Archange, je vais dans un hôpital général, j'ai deux enfants à la maison, mon mari n'est jamais là, j'ai une bonne gardienne, je suis de garde un soir sur deux. La patiente commence à me rendre visite chez moi, j'habite sur une falaise, elle rencontre mes enfants, leur donne des bonbons, j'appelle la police. Puis l'apothéose : je rentre à la maison, la soirée avance et au moment où je prépare le dodo des enfants, mon fils me murmure à l'oreille : « En jouant à cache-cache, j'ai trouvé la madame qui nous donne des bonbons dans le bureau, elle a dit de ne pas te le dire parce qu'elle veut te faire une surprise. » Je l'ai trouvée assise à mon bureau avec un couteau et un bistouri, elle a dit : « Je veux te parler. » J'ai pensé que dans ce genre de situation, il vaut mieux parler. Je cherchais encore l'interprétation mutative.

— Pas facile à trouver...

— Je commence à la raisonner, j'essaie de la faire mentaliser, puis je m'aperçois que je ne peux pas continuer comme ça, j'interpelle mon mari pour qu'il lui parle. Tandis qu'il est avec elle, je découvre que les fils de téléphone sont coupés, je descends au sous-sol où il y a un téléphone encore en état de marche. Je contacte la police, ouvre la porte d'entrée, puis mon mari m'appelle : « Christiane, viens, c'est à toi qu'elle veut parler. » Je reviens vers le bureau. Puis je descends les escaliers à reculons sous la menace du couteau et du bistouri, et juste au moment où elle va me sauter dessus, la police entre et la maîtrise.

— Ayoye, tu as dû avoir vraiment peur !

— Oui, mais sur le coup, j'ai continué ma soirée comme si de rien n'était. J'étais pas mal dissociée.

Elle dissociait souvent, m'expliqua-t-elle, comme si à certains moments, il valait mieux ne plus être dans son corps, couper les fils du Soi.

— Et la patiente, sais-tu ce qu'elle est devenue ?

— J'ai appris qu'elle a continué de faire les quatre cents coups. La police la ramenait à l'hôpital, puis la relâchait. Ils l'avaient placée dans une résidence pour personnes âgées, et l'immeuble était passé au feu. Plusieurs personnes étaient décédées. Au début, je me suis dit que c'était elle qui avait mis le feu, mais maintenant je ne sais pas. Quand j'y repense, je trouve cela désolant.

« Désolant », le mot paraissait sobre, peut-être parce que l'on ne peut rien ajouter à la tragédie, qu'il ne sert à rien de maquiller les morts.

— Après, je me suis mise à avoir peur des adultes, je me suis orientée vers la pédopsychiatrie, je suis devenue de plus en plus phobique. Avec les parents, les enfants, ça allait, mais quand je devais faire des gardes en adulte, c'était l'enfer, j'avais mon petit Valium dans ma poche, sinon je me tapais des crises de panique, je n'étais pas capable d'accomplir ma garde.

— Et tu es revenue en psychiatrie adulte par la suite ?

— Ça a été un mouvement pour affronter mes phobies.

— J'ai vraiment de la difficulté à te voir comme quelqu'un de phobique.

— Ah, je suis hyper phobique, même dans les magasins, avant d'entrer dans une boutique, faut que je me force. Je me mets à bafouiller.

C'était une caractéristique constante de ma relation à Christiane. Elle me répétait inlassablement à quel point elle était phobique, alors qu'elle paraissait la personne la

moins phobique du monde. Il me fallut du temps pour comprendre qu'il s'agissait, dans son travail en psychiatrie, de performance, qu'elle était en représentation. Elle me l'expliqua en ses mots : « je me vois entrer en rôle », « ça y est, je rentre en performance », « maintenant avec les patient·e·s, j'ai des automatismes ». Quand je la revois dans mon souvenir, comme on repasse dans sa tête une scène d'une pièce de théâtre que l'on a beaucoup aimée, j'ai l'impression timide qu'en psychiatrie, cette femme qui semblait née pour la scène jouait à être ce qu'elle est¹.

Or, lorsque je la rencontrais chez elle, attablée dans sa cour, et que la conversation quittait la psychiatrie pour rejoindre l'intime, dans le seul but de l'affection, alors je reconnaissais son côté phobique dont elle me parlait tant. La peur passait dans ses yeux, furtivement, tel un oiseau. Et l'espace de quelques secondes, je la découvrais vulnérable, livrée à son visage.

Je ne la sentis jamais aussi émue que lorsqu'elle me parla d'un texte que je lui avais dédié. Elle tenait l'exemplaire entre ses mains, me dit qu'elle l'avait fait lire à l'un de ses fils. Sa voix était empreinte d'une émotion que je lui connaissais peu. Je la sentais émue d'être aimée, un peu apeurée en même temps. Je retrouvai des émotions semblables lorsqu'elle m'écrivit, à la fin d'un courriel au ton plutôt humoristique, une phrase qui ressemblait au doute, à Christiane sous Christiane :

« Merci encore de me laisser croire que je puisse être inspirante. »

1. Extrait adapté en français à partir de Nancy McWILLIAMS, *Psychoanalytic Diagnosis. Understanding Personality Structure in the Clinical Process*, New York, Guilford Press, 2011, p. 322.